



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

‘*La nuit du Décret*’ (1981)

roman de Michel del CASTILLO

(310 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 3)

l'intérêt littéraire (page 4)

l'intérêt documentaire (page 4)

l'intérêt psychologique (page 6)

l'intérêt philosophique (page 7)

Bonne lecture !

En 1975, le narrateur, Santiago Laredo, un jeune inspecteur à la section financière de la police espagnole à Murcie, marié et père de deux enfants, est muté de Murcie à la brigade criminelle de Huesca. Ce n'est pas à proprement parler une promotion : Huesca est un trou, au fin fond d'une province où il ne se passe quasiment rien. Les policiers s'y morfondent. Les chats y meurent (ce n'est pas seulement une image : un fou étrangle par centaines des chats dont il accumule les cadavres dans sa cave... mais Laredo ne le sait pas encore). Il se réjouit d'abord de sa nouvelle affectation qui sera peut-être l'occasion, du moins, l'espère-t-il, pour sa femme, Pilar, et pour lui-même, de repartir sur de nouvelles bases : depuis plusieurs années, leur couple s'enlise dans la monotonie et le silence. Mais il ne tarde pas à ressentir une inquiétude grandissante. Il reçoit de tous côtés des informations à la fois vagues et inquiétantes sur son futur supérieur hiérarchique, le directeur de la Sûreté de Huesca, Don Avelino Pared, un vieil homme, proche de la retraite, qui a réussi à surnager malgré l'avant et l'après franquisme. Tous ceux de ses collègues qui ont eu affaire à lui le lui dépeignent comme un personnage énigmatique, «*au regard minéral*», capable des pires cruautés. Ce serait un homme dont il faut se méfier, qui cache, sous des dehors modestes et puritains, une sorte de passion fanatique et inhumaine de l'ordre.

Intrigué, Laredo mène une enquête avant de gagner Huesca. Il compulsé des dossiers, interroge systématiquement ceux qui ont connu Pared, se rend même sur les lieux où ce dernier a passé son enfance. Au fil des témoignages, il apparaît pourtant de plus en plus nettement comme un monstre. Sa période de gloire, si l'on peut dire, s'est située à la fin de la guerre civile. Dans les années 1938-39, époque où il travailla comme commissaire spécial chargé de la pacification, non content d'envoyer des milliers d'hommes à la mort, y compris celui dont il décida ensuite - choix plutôt morbide ! - d'épouser la fille, il manifesta un goût particulier pour la torture mentale, utilisant les moyens les plus indirects, les plus subtils, pour humilier et anéantir les adversaires les plus courageux, les plus estimables. Tel l'anarchiste catalan Ramon Espuig qu'il s'appliqua, des mois durant, à séduire, faisant appel à son intelligence, à sa culture, à sa sensibilité, pour l'amener finalement à trahir sa cause. Bientôt, chez Laredo, «*la curiosité distraite*» qui l'animait au début se mue en «*une sorte d'avidité tremblante*». Fasciné, happé par ce personnage énigmatique, il découvre les multiples facettes de sa mystérieuse et inquiétante personnalité et se prend à éprouver un incompréhensible sentiment de fraternité avec ce «*policier métaphysique*», qui lit Cervantès en prenant ses repas, qui fut un strict défenseur de la Loi, qui a sévi pendant la Guerre Civile alors que, pour lors, Franco est en train de mourir.

À son arrivée à Huesca, le jeune inspecteur s'étonne d'être accueilli presque chaleureusement par le glacial directeur de la Sûreté. Il s'étonne encore bien davantage de découvrir que Pared possède sur lui, comme sur soixante-dix mille autres êtres humains, un dossier absolument complet. Son étonnement se change en angoisse quand il apprend que sa mutation à Huesca a été demandée par Pared en personne. Il comprend pourquoi son chef l'a fait venir, quelle connaissance précise il a d'un passé entaché d'une grave faute et quelle ressemblance il a vu entre eux, car il sait, lui aussi, tout du passé de l'autre. Il a même découvert ce sur quoi Laredo, au cours de son enquête sur Pared qui l'a fait marcher vers son propre secret, a été amené à se pencher, à repenser à ce qu'il considère comme la clé de sa vie : le jour où, dans son enfance, à cause d'une phrase prononcée, il a perdu confiance en son père, s'est à jamais voué au soupçon, à la défiance et, d'une certaine façon, au malheur. C'est à cette époque qu'il commit son premier acte de cruauté, une lettre anonyme par laquelle il a brisé la vie d'un instituteur homosexuel qu'il aimait, un être qui «*paraissait voué au bonheur*» et dont «*l'intrépide confiance*» lui était insupportable. Et, dans le dossier que Pared lui donne à lire, Laredo apprend aussi que son père, officiellement garde civil, était en réalité un anarchiste. Cela signifie que sa défiance à lui se fondait sur un malentendu. Autant dire qu'en découvrant une vérité qui n'était pas bonne à connaître, sa vie entière perd d'un coup son sens.

Il ne lui reste plus qu'à quitter l'Espagne pour tenter, ailleurs, en France où il a fui et où il mène une vie tranquille, d'oublier et de survivre. Or ce dénouement coïncide avec la mort de Franco au terme d'une longue agonie. La liberté collective et la lucidité individuelle, toutes deux chèrement payées, ne seraient-elles qu'un leurre ? C'est ce qu'exprime le narrateur à la fin : «*J'avais découvert qu'aucun homme n'échappe au passé... La ville, la province, le pays tout entier participaient, par-delà le tapage et l'activité frénétiques, d'une mémoire souillée de sang, hantée de cadavres.*»

Analyse

Intérêt de l'action

“*La nuit du Décret*” peut passer pour un roman policier, qu’on peut apprécier pour l’efficacité du déroulement de l’histoire où il y a enquête et crime. Del Castillo entretient habilement l’intrigue, nous passionne par la seule enquête, suscite un véritable suspense où jamais l’intérêt ne faiblit. Le roman prend aux tripes, écorche le lecteur qui en vient, dès les premières pages, à vouloir tout savoir, même si les témoignages que recueille Laredo ont un caractère répétitif, si le fonctionnement de ce bourreau au regard mort est trop prévisible, si le récit est pesant, étouffant à souhait. D’ailleurs, Laredo lui-même paraît se lasser : «*Plus les événements de sa vie me devenaient transparents, plus l’énigme s’épaississait, et plus aussi je me désintéressais du modèle... L’idée me vint que le secret que je poursuivais avec tant d’acharnement reposait peut-être au-dedans de moi-même.*» (page 224). C’est effectivement dans cette prémonition que réside l’intérêt du livre. Avec l’arrivée de Laredo à Huesca, le rythme s’accélère, le dénouement se précipite.

Mais ce n’est pas un roman policier conventionnel par le climat et le déroulement de l’enquête, par le crime, par la victime. L’enquête va de l’officiel (dossier, don Anastasio, Marina, Anselmo) au privé ; chacun à son tour témoigne sur Pared, mais ce n’est pas Laredo qui provoque ces témoignages. Il semble au contraire que chaque témoin lui force la main, l’emprisonnant petit à petit dans une histoire qui va l’occuper tout entier. Il n’interroge pas, il écoute, pareil en cela à son collègue Marcos (pages 107-111), qui laisse parler comme il veut le prévenu Ruiz, lequel s’enferme lui-même, emporté par le courant de ses propres paroles. C’est un véritable puzzle où, petit à petit, à travers le travail de limier de Laredo, les témoignages qu’il recueille sur l’activité de Pared, par réfractions successives, comme dans un jeu de miroirs, se constitue une image de Pared qui révèle à Laredo la réalité de cinquante ans de l’Histoire de son pays, l’oblige à mettre en jeu sa propre histoire : le passé de Pared, dévoilé par bribes, lui fait retrouver son propre passé, sa propre «*aventure fondatrice*» : sa trahison de l’instituteur Angel Linarès. Au travers des agissements cruels de Pared, il retombe sur sa propre culpabilité. Cependant, le narrateur n’est pas le personnage central : il est le révélateur de Pared et, à travers lui, de quarante ans d’Histoire. C’est Laredo qui raconte, mais c’est Pared qui occupe le centre du récit, bien que, à la manière de Tartuffe, il soit physiquement absent des trois premiers quarts du roman, pour, à partir de ce moment-là, sombrer, comme son meurtrier élu, dans la médiocrité des jours.

De plus, ainsi que certaines allusions, de loin en loin, le font deviner et comme le dénouement le révèle, l’enquête de Laredo est, sinon téléguidée, du moins prévue à l’avance dans ses moindres détails par Pared. Il y a là une inversion du sens ordinaire de l’enquête : c’est «*le coupable*» qui mène le policier, qui conduit le jeu ; se donnant pour «*la proie*». Pared, en fait, dirige «*le chasseur*» Laredo où il veut. En somme, il s’agit moins d’une enquête que d’une entreprise de séduction. Pared est omniscient (il sait tout de l’enquête, il sait avant lui que Laredo le tuera) et omni-présent (il est étonnant que tout le monde, dans l’entourage de Laredo, l’a rencontré au moins une fois dans sa vie et qu’il demeure indélébile dans les consciences).

Ce roman policier construit à l’envers procure d’autres étonnements. L’enquête précède le crime et y conduit, l’enquêteur est l’assassin, ou, plus exactement - car la structure est subtile -, l’enquêteur et la victime sont tous deux l’assassin, de même que la victime est également l’enquêteur : c’est Pared qui a choisi Laredo, en sachant à l’avance qu’il enquêterait sur lui, par quels chemins il passerait, et où il aboutirait, c’est-à-dire au meurtre (page 334). On peut dire que le meurtre n’est rien qu’une forme de suicide par personne interposée. Dans ce mystérieux affrontement privé, la victime, ce policier dont les interrogatoires prennent des allures de rites religieux et qui exerce une fascination sur le narrateur, se révèle être l’instigateur du meurtre. Au terme de cette descente aux enfers, de cette enquête qu’il mène et qui le conduit à un résultat néfaste pour lui, Laredo est un nouvel Œdipe («*Avez-vous lu Œdipe, mon cher Laredo?*» page 235), l’inspecteur a tout perdu, hormis peut-être une lucidité durement acquise.

C'est plutôt un roman sur la police, fondé sur l'idée astucieuse d'une police dans la police, un essai sur la psychologie d'un policier en rupture d'identité après trente ans d'aplomb et de sécurité spirituels.

C'est enfin un roman de la suspicion et de l'ambiguïté généralisées comme le montre la sombre conclusion, à laquelle le narrateur n'est pas loin de souscrire lorsque, à la fin, il extrapole du particulier au général.

Le point de vue est celui de Santiago Laredo, narrateur de l'action, personnage à travers les yeux de qui nous vivons l'enquête et à qui nous nous identifions, mais pas le personnage central. Et son point de vue ne maîtrise pas l'entière narration : il est autant le rapporteur d'autres points de vue (les témoignages sur Pared et les propos de Pared lui-même) que point de vue focalisateur. Son récit est assez proche du rapport de police : citations des propos des témoins qui composent une mosaïque de points de vue, un puzzle dont l'ensemble des pièces serait Avelino Pared.

Intérêt littéraire

En dehors de dialogues où s'expriment des personnages vulgaires, comme Baza qui parle argot (chapitre 14 : pages 175-198), la langue est classique, très maîtrisée, sans fioritures. Ni trop sèche ni ornée, elle s'en tient à l'essentiel. Il y a peu de descriptions, peu d'effets qui attirent l'attention sur la langue, peu de métaphores («*la symphonie de l'univers*» dormant dans les dossiers, page 45 - «*l'Olympe administratif*», page 52 - «*palmiers hiératiques*», page 143 - «*Barcelone, catin flétrie, au masque ravagé*», page 150 - «*obstination arachnéenne*», page 164 - «*absence minérale*», page 177 - «*Un jeu de cape superbe : détourner l'attention du taureau pour l'emmener aux piques*», page 275 - «*en voyant le goupillon épouser le sabre*», page 315). Il semble que la principale qualité et la première préoccupation stylistiques du roman soient la discrétion : la langue n'offre aucun obstacle à une narration claire, qui constitue l'objet primordial du roman, le style n'étant qu'un outil.

Cependant, la vision que donnent les dernières lignes est saisissante : «*Sous l'apparence rassurante du quotidien, je distingue en effet une réalité redoutable, ignorée de la majorité. Dans un grenier poussiéreux, je vois un humble scribe, courbé au-dessus d'une feuille de papier grisâtre. Avec application, il écrit des mots neutres, dévidant des phrases incolores qui sont autant de fils invisibles ; des milliards de phrases qui courent, voyagent d'un bureau à un autre, alimentant des machines étincelantes, tissent une toile serrée où chacun de nous finira par s'échouer, quand l'heure arrivera.*» (page 337).

Le récit se développe également de manière classique : dialogues, récits des faits et gestes des personnages, débats intérieurs se répartissent harmonieusement pour composer un roman de forme traditionnelle parfaitement maîtrisée.

Intérêt documentaire

Le roman est d'abord une étude très fouillée de la psychologie collective du peuple espagnol, de l'Espagne, pays qui, à la fois, fascine et répugne à Del Castillo. Il s'en dégage en effet une hispanité qui fascine. Ce qui compte ce n'est pas le tableau de Murcie, ville du Sud, ville orientale («*le damier jaunâtre de la ville, hérissée de coupoles bleues et de palmiers*», page 20 - page 41 - page 59 - page 72 - «*Huit siècles avaient passé et l'Orient se perpétuait dans ces criaileries obscènes, dans ces remugles sucrés, dans la dureté de cet univers sans femmes*», page 142) à laquelle Laredo oppose «*l'Espagne du silence, des couvents, de la pauvreté cachée sous les oripeaux de la dignité*» (page 143) ou celui de Huesca, une de ces petites villes espagnoles tristes, dans une plaine rase où souffle une bise sibérienne (pages 224, 232), où il ne se passe jamais rien et où, constate Pared, «*je symboliserai bientôt à moi tout seul les ténèbres moyenâgeuses*» (page 265), mais la découverte qu'on fait, par de petites touches, sans volonté de couleur locale (cependant, les peintres Vélasquez et Zurbaran sont évoqués ; Pared est amateur de corridas), de la vieille Espagne sourde, profonde, coupée en deux camps diamétralement opposés, capables de tenir ce dialogue entre Pared et Espuig (page 159) où chacun «*faisait assaut de courtoisie, scène typiquement espagnole, d'une solennelle gravité*» (page 159), mais aussi de donner lieu, au nom de doctrines austères, grandioses et

généreuses, au fanatisme le plus extrême, à des affrontements terribles. Ç'avait été autrefois l'invention de l'Inquisition. Ç'a été, au XXe siècle, le roman donnant la fresque d'un demi-siècle de la vie en Espagne, la guerre civile de trois ans, qui fut meurtrière, sans merci (particulièrement à Teruel où Pared s'est trouvé en 1937, à Barcelone où il s'est trouvé en 1939, reconnaissant pourtant le particularisme catalan), le long cauchemar d'un pays tout entier, accumulation d'atrocités (réquisitions, délations, tortures, épurations massives, exécutions sommaires, destructions de villes entières) puis le franquisme, qui, tandis que les opposants menaient un combat clandestin, a opéré une mise en ordre de plus en plus stricte, organisée par la police et, singulièrement, par Avelino Pared qui va jusqu'au bout de «*la liturgie de l'Inquisition*». Ces traces étant restées longtemps très vives, l'Espagne a pu sembler peu douée pour la démocratie.

Mais le temps de la narration est celui, alors qu'est apparue «*la nouvelle classe moyenne, des commerçants ou des entrepreneurs enrichis récemment, parvenus*» qui, pour Laredo, sont «*la plaie de la nouvelle Espagne*» (page 201), de l'agonie du «*Caudillo de l'Espagne, Généralissime de nos glorieuses armées, Guide des Espagnols, Francisco Franco Bahamonde*» (page 218), qui est vécue comme une attente, une étape indéfinie. Le récit est rythmé par des allusions, de loin en loin, à cette mort qui tarde à venir, repoussée sans cesse, artificiellement, par les médecins. Santiago Laredo apprend le décès au terme de son enquête sur Pared et au moment où il s'apprête à se rendre à Huesca. Ce n'est pas par hasard que Michel del Castillo a choisi la période de l'agonie de Franco pour situer son roman. Il y a un rapport étroit et nécessaire entre cette agonie et la fin de Pared. C'est le monde d'«*ordre*» pour lequel il a œuvré qui s'écroule, malgré tous les efforts accomplis pour le maintenir, artificiellement, en vie. Plus profondément, cette agonie et donc la proximité de la mort du dictateur permettent, voire déclenchent, le surgissement d'un passé enfoui, tu (la guerre civile), au travers des témoignages sur Pared. En fait, les jeux sont faits et chacun le sait : la réalité n'est que voilée par les réactions affectives, tous les protagonistes de ce drame national demeurent accrochés à ce qui fut leur justification ou leur échec pour ne pas déchoir à leurs propres yeux et ne pas démentir leur jeunesse et leur engagement, avec le secret espoir, pour les uns, qu'en retenant son souffle le temps perdurera, avec la crainte, pour les autres, que le moindre frémissement anéantira le nouveau. Le jour où il meurt, l'Espagne est devenue amnésique, oubliant qu'elle était orpheline de toute une génération. Un étau se desserre, qui retenait jusqu'alors ces souvenirs d'horreur. La mort de Franco est un dénouement, au sens strict : elle marque la véritable fin de la période entamée par la guerre civile et elle délivre les consciences, délie les langues, dénoue le réseau serré des angoisses, des remords et des traumatismes. Elle clôt les trois premiers quarts du récit qui avaient trait au passé et à la guerre civile. Elle met fin à quarante ans d'histoire, mais aussi annonce une autre fin, celle d'Avelino Pared et de l'enquête de Laredo.

Même si le roman devient une interrogation sur le franquisme, sur le fascisme en général, s'il fait toucher la morale étrange des dictatures de droite, s'infiltrant partout comme un poison subtil, si Pared constate cyniquement : «*Les patrons n'enfreignent pas la loi, ils se contentent de la faire*» (page 253), ce n'est pas un roman politique.

Le roman est aussi un document sur la police, sur ses méthodes (le but : obtenir «*l'aveu*», page 91 - l'habileté de la déduction, page 283). Pour en arriver à «*la paix*» et à «*l'ordre*», il faut d'abord à la police tout savoir sur chacun, le policier étant celui qui est, de tout temps, animé par le soupçon qui pense : «*tous coupables*» (page 160). Aussi Pared a-t-il mis en fiches tous les habitants de la région de Huesca : «*C'est la vie de toute une province, le résultat de quinze années de travail, la seule œuvre que je laisserai après ma mort. Soixante-dix mille vies, pas un habitant de la province qui ne figure dans ces archives.*» (page 285). Et il mourrait heureux si tous les humains étaient fichés. Avec ces informations exhaustives, les policiers convertis en documentalistes n'auraient point besoin de violence physique. C'est l'ère de la torture propre, d'un raffinement suprême. Del Castillo prévoit avec génie un monde où l'intelligence la plus asséchée se hisserait au pouvoir, pourchassant les êtres libres. La terreur idéale se passerait dans la tête des prévenus, travaillés parfois par le remords, intimidés, en tout cas, par ces policiers de plus en plus instruits pour lesquels la lutte est cérébrale. Quel bonheur pour ces inquisiteurs modernes si les cerveaux électroniques étaient prioritairement voués au maintien de l'Ordre ! L'auteur se demande ce qu'est un policier : le bras d'une morale ou plutôt la morale elle-même ? comment et pourquoi devient-on policier ? Il fait une distinction entre «*les*

policiers de raison» et «*les policiers métaphysiques*». Pour Pared, «*Il y a peu de policiers de vocation, j'entends qui aient entendu, dès l'enfance, l'appel de l'ordre*» (page 284), qui aient été de tout temps animés par le soupçon. La confrontation des deux héros s'opère d'abord dans la tradition policière par dossiers interposés. Il y a donc enquête du subordonné sur le supérieur. Avelino Pared, le plus sec, le plus inhumain des policiers, qui «*ne se pose pas la question de la légitimité*» (page 303), exerce une étrange fascination.

Est esquissé aussi en filigrane, dans le roman, un parallèle entre le travail du policier et celui du romancier (page 56). Le policier dispose physiquement des matériaux que le second qui fait aussi des enquêtes, met en oeuvre intellectuellement.

Intérêt psychologique

Le roman, chef-d'œuvre de précision et d'astuce dans l'analyse psychologique, suit étroitement l'affrontement de deux hommes qui sont apparemment unis par le même idéal, un vieux loup de la droite franquiste et un jeune inspecteur de police en proie à une quête existentielle.

Laredo, qui est le narrateur, est véritablement le seul personnage puisque tout est vu de son point de vue. Les autres personnages ne sont que des figurants. Et son cas est le plus pathétique. On peut le considérer comme innocent car il était enfant lors de la guerre civile et n'a donc pas pu combattre, participer. Mais il est le fils d'un garde civil qui détestait son métier et avait adhéré clandestinement à la centrale syndicale (page 297). Très tôt, s'est formée chez lui la passion du Mal à débusquer chez autrui. Il n'avait pas dix ans quand il prit Angel Linarès, son instituteur qui était militant du parti socialiste, en flagrant délit d'homosexualité avec un écolier : indignation ou jalousie (lui-même, qui parle d'Angel comme d'«*un superbe archange à la tignasse d'or*» [page 81], qui s'abandonne à «*la volupté de ces caresses frénétiques qui me révélaient les secrets enfoncés dans mes entrailles et dans mes veines, le mystère contenu dans mon sang*» [page 95], étant investi d'une homosexualité latente), il n'avait plus eu de cesse qu'il ne l'ait confondu et qu'il ait pénalisé l'infraction. Les mots anonymes, signés «*L'Ange Exterminateur*» (page 89), ayant fait chou blanc, c'est avec l'impudeur du giton professionnel qu'il avait estimé plus malin de séduire celui qui devenait son premier gibier. Voilà qui le rend coupable car il a commis, sciemment, un acte qui équivaut, à son échelle (mais il n'y a pas d'échelle dans ce genre de crimes), à l'exécution par Pared et ses semblables de milliers d'autres jeunes hommes idéalistes. C'est alors que l'avait frappé la révélation : il était policier dans l'âme, il consacrerait sa vie à chasser les criminels. Pour lui, on naît flic.

Longtemps, il n'est qu'une éponge qui s'imprègne, s'imbibe de l'histoire de Pared, et qui se montre suffisamment disponible pour le comprendre de l'intérieur, pour s'identifier à lui. Cette disponibilité est-elle un manque de personnalité? Sa femme, lorsqu'elle rompt avec lui, lui reproche sa «*vertigineuse vacuité*» ; veut-elle se rappeler l'amour qu'il lui a inspiré, elle ne rencontre «*dans [sa] mémoire que le vide*». Elle lui écrit : «*Au fond de toi, je devine parfois un secret terrible, qui te retire du monde des vivants*» (page 288). Vacant, vide, restant, à l'âge de trente ans, un inconnu pour lui-même, il s'emplit de Pared, de son histoire, de sa personnalité, forme de schizoïdie similaire à celle du comédien pris par son rôle ou du romancier plongé dans son travail. Revivant à distance la vie de l'autre, il ne vit plus la sienne. D'ailleurs, il s'ennuie, comme il le répète à diverses reprises. Il est incapable, de lui-même, de se livrer à la froide cruauté telle que la pratiquent les tyrans, mais il est tout à fait capable de se laisser fasciner, séduire par eux. Il n'est pas si éloigné d'Amelia, la femme obèse de Pared, qui est, selon les propos mêmes de ce dernier, le prototype de l'être humain parfaitement soumis à la volonté du dictateur. L'effroi qui le gagne quand il assiste à l'odieuse scène du gâteau que Pared force, si gentiment, Amelia à ingurgiter, ce n'est pas tant de la pitié pour cette grosse femme sans volonté que la brusque révélation de sa propre nature. Pared lui révèle qu'il connaît le secret de l'aventure avec Angel Linares, qu'il peut le faire chanter pour faire de lui un policier soumis en se servant de l'homosexualité qui l'a conduit à la trahison et qui explique aussi l'attention qu'il lui porte. Quand il découvre la monstruosité de son supérieur, c'est lui-même, qui pourrait être son fils, qu'il rejette, incapable de ne pas apercevoir dans Pared un reflet de ce qu'il peut devenir, de ce qu'il est déjà peut-être, se débattant dans les scrupules et les doutes. En le tuant, Laredo règle ses comptes

avec le jeune adolescent qui a torturé l'instituteur, se tue lui-même, tue en lui la part coupable. Finalement, son enquête ne l'aura ramené qu'à lui-même, cet être divisé entre la loi et la culpabilité. Cette faute du passé, cette trahison, font de lui un frère de Pared. Mais, innocent et coupable, chargé de tout ce passé collectif qui pèse sur sa vie, il est le seul à se démasquer. Il voit désormais sa personnalité comme une maladie dont il n'est pas sûr de guérir.

Pared ne porte pas pour rien un nom qui signifie «*mur*» en espagnol. Il montre beaucoup de rigueur, fait régner la terreur sur les populations soumises à sa juridiction, encore qu'il sache les masquer parfois sous de la bienveillance (sa spécialité est de casser les résistances grâce à une posologie d'amabilité poisseuse et de chantage), ce qui entraîne que certains témoignages laissent planer une ambiguïté : «*Je pourrais reprendre le récit d'une façon telle qu'il apparaîtrait comme un homme magnanime et généreux [...] Peut-être les deux versions sont-elles également vraies?*» (page 132). En fait, vieux condor de la police espagnole, «*agent de liaison avec les polices des régimes totalitaires*» (page 33), «*Savonarole*» (page 66), justicier dans toute sa noirceur inquisitoriale, véritable statue du Commandeur, être tout droit sorti de Dostoïevski selon l'un de ses détracteurs, tortionnaire particulièrement cruel pendant la guerre, superflic au regard vide et triste, à la cruauté froide et calculée (c'est «*un bourreau qui lit Cervantès avant d'expédier ses victimes dans l'Au-delà*» [page 187]), qui n'a jamais eu ni remords ni cesse, il est bel et bien le prototype de l'homme d'ordre, obsédé par l'ordre. Il a participé cruellement à la Révolution nationale, lors du soulèvement, lors de la guerre, lors de son établissement, mais sans jamais avoir eu d'autre souci que l'Ordre, l'ordre en soi, dénué de tout lien politique et doctrinal. Tout doit, selon lui, se ramener à l'ordre qui est la finalité d'une société, son accomplissement ultime.

Policier métaphysique, il considère que «*Sans religion, il n'y a pas de police possible*» (page 58), que la police est l'émanation directe de Dieu ; il se donne la mission d'appliquer la loi divine qui doit s'exercer lors de la terrible «*Nuit du Décret*». Mais Dieu est, pour lui, le père impitoyable de l'Ancien Testament, Javeh («*Je hais le Christ [...] Si ce fou revenait parmi nous pour prêcher sa doctrine fumeuse, ma conscience me dicterait de l'arrêter*» [pages 321-322]) car, pour lui, seul compte le premier policier de l'Histoire, qui, en demandant à Caïn : «*Qu'as-tu fait de ton frère?*» a enseigné qu'il faut questionner sur ce qu'on sait déjà. Pour Pared, le flic est d'essence divine, n'a donc d'ordre à recevoir de personne que Dieu le père, ne doute de rien (page 192), est libre d'user des méthodes du patron : œil pour œil et dent pour dent, d'imposer à chacun l'obligation de rendre compte du moindre de ses actes, d'éveiller chez tout individu, même innocent, le remords et la peur d'une culpabilité tapie en lui que le simple mot police a le don d'insinuer. Il «*apprécie l'hérésie, ce piment de la foi*», et administre la loi comme une eucharistie judiciaire. De la conception qu'il se fait de Dieu, «*comme un immense fichier*» (page 43), dépendent celle qu'il se fait de l'être humain, et celle qu'il se fait de la police.

Sa folie consiste à vouloir être Dieu, un Dieu froid qui dénie la liberté à ses créatures, un Dieu omniscient, omniprésent dans les consciences : «*L'Oeil*», dit-il.

Il observe les humains avec un regard d'entomologiste, c'est-à-dire une fascination prioritaire pour les monstres, ne le seraient-ils, comme sa femme, que de banalité implacable..

Chez les deux personnages, le goût de l'ordre, de la rigueur, est causé par une culpabilité secrète, née de l'enfance. Chez Laredo, c'est la trahison de son instituteur. Chez Pared, ce serait la honte de sa naissance illégitime.

Intérêt philosophique

La volonté de message philosophique de Del Castillo, qui, dans toute son œuvre, n'a cessé d'être un traqueur du mal, est marquée par le titre du livre, «*La Nuit du Décret*» qui est celle après laquelle «*une aube triomphante éclairera l'humanité, arrivée au terme de son destin*» (page 43), et par l'épigraphe, cette phrase des «*Frères Karamazov*» de Dostoïevski : «*Chacun de nous est coupable de tout envers tous*». Et il est fait allusion aussi au juge d'instruction de «*Crime et châtiment*» qui «*connaît le coupable*», qui «*attend qu'il se dénonce*» (page 281).

On peut distinguer différents thèmes de réflexion :

Le fascisme : La dénonciation du fascisme est faite à travers Pared, qui illustre ce fascisme historique que fut le franquisme, qui représente à lui seul la dictature et la répression qui se sont abattues sur l'Espagne depuis la guerre civile, dont le passé, tel qu'il se révèle dans l'enquête, concentre toutes les angoisses, toutes les cruautés, tous les crimes de cette période, est le passé collectif de l'Espagne. Santiago Laredo est l'Espagnol moyen sur qui pèse ce passé collectif dont il est à la fois innocent et coupable, et, par son meurtre, l'Espagne se débarrasse de son passé.

La culpabilité généralisée : Le roman dénonce le manichéisme simpliste qui voudrait qu'il y ait des bons et des méchants : d'un côté, des dictateurs et leurs sbires, froids et cruels, et, de l'autre, tout un peuple opprimé et de purs combattants de la liberté. Pared se pose la question du manichéisme : «*Le christianisme n'a jamais réussi à convenablement résoudre cette contradiction fondamentale : l'infinie bonté de Dieu et la toute-puissance du Mal*» (page 159). Et sa suspicion est généralisée : «*Un homme, mon cher Laredo, ne se résume pas aux opinions qu'il professe ni même, quoi qu'on dise, aux actions qu'il accomplit*» (page 152). Aussi, dans «*La Nuit du Décret*», n'y a-t-il ni bons ni méchants. Tout le monde est coupable, comme l'indique l'épigraphe, le policier autant que ceux qu'il pourchasse, Laredo autant que Pared, car tout le monde participe de l'oppression et de la cruauté générales. «*Je n'ai pas tué Carlos [...] nous l'avons tous tué. À des degrés divers, nous sommes en effet tous responsables de sa mort.*» (page 320).

Cette conception, qui est celle de la Bible où l'Oeil de Dieu poursuit Caïn après son crime, poursuit tous les êtres humains, qui fut aussi celle de Dostoïevski, est religieuse. Mais elle réapparaît à la toute fin sous une autre forme.

Le terrible règne de l'ordre : On a vu que, pour Pared, tout doit se ramener à l'ordre qui est la finalité d'une société, son accomplissement ultime. Et cette finalité est une vision utopique : «*Là où l'esprit critique, le désir et l'inquiétude persistent, là aussi le désordre subsiste. Cet ordre se fait avec le consentement, avec l'ardente participation de l'individu ! Faire en sorte que les hommes veuillent leur soumission, voilà l'idéal du vrai policier. Heureusement, nous approchons d'une ère où les hommes ne supporteront plus le fardeau de leur liberté, où ils ne sauront même plus désirer. L'heure de la police aura alors sonné. Plus personne ne songera à fuir son œil tranquille. La paix enfin s'installera.*» (page 331).

Le contrôle total s'exerce par l'établissement d'un fichier dont l'idée est apparue dès le début du roman (page 43) : «*Je me représente Dieu comme un immense fichier contenant des millions de noms qui engendrent l'héroïsme et le crime, le mensonge et l'amour. Dans les ténèbres et le silence, Dieu contemple cet écheveau fantastique, et Il attend, recueilli, que tous les fils soient dévidés.*» Autrement dit, que tous les hommes soient morts, que «*la Nuit du Décret*» soit arrivée. Car c'est à cela que rêve le dictateur, c'est vers ce but qu'il tend, c'est la forme la plus parfaite d'un ordre enfin immuable : la mort. Pared lui-même ne vit pas ; il dit : «*Un vrai policier n'a pas d'existence propre. Il incarne une idée.*» (page 322). Son idée de l'ordre passe avant l'expression de la vie, expression qu'il déteste car elle est imprévisible, incontrôlable, elle n'obéit pas à la raison mais au sentiment. «*On ne bâtit pas un ordre sur le sentiment. Tout ce que la police abhorre, cet illuminé [le Christ] l'incarne : l'errance, la subversion, l'esprit d'indécision.*» (page 322). Son «*idéal humain*», il l'a réalisé avec sa femme, Amelia, qu'il a transformée en «*un corps difforme, écrasé par le poids d'une graisse morbide*». Il la gave de sucreries, de pâtisseries. «*Amelia est une femme parfaitement heureuse. Sa tête ne renferme pas la plus petite idée, rien que des désirs insignifiants. N'est-ce pas merveilleux ? Elle a traversé la vie comme un doux rêve plein de pâtisseries, de molles effusions, de chimères absurdes. Quelle chance ! Amelia constitue en quelque sorte un idéal humain. C'est sur une humanité composée d'Amelias que la police pourra enfin établir son règne.*» (page 333). Pared veut régner sur les êtres humains de la même manière que le nain Gatito règne sur les chats ; le fichier de Pared et la cave de Gatito emplies de cadavres de chats sont une seule et même chose, les deux images d'un même ordre reposant sur la mort. Quand Pared demande à Gatito ce qu'il aime dans le meurtre des chats, Gatito répond : «*C'est la fin, les frissons sous les doigts, comme des spasmes, des ondes électriques qui vous passent dans tout le corps.*» (page 308). En somme, ce qu'aime Gatito, c'est

sentir cette vie à l'état pur, brut, au moment où il l'anéantit. Et Pared hoche la tête en l'écoutant : «*Je comprends...*»

Pared est donc fou et, de ce fait, sa conception semblerait devoir être tout à fait repoussée. Or le fichier réapparaît à la fin, dans la bouche de Laredo. L'idée est simplement laïcisée dans cette terrible vision finale (page 337) où l'humanité est imaginée à la merci d'un contrôle total qui va de «*l'humble scribe aux machines étincelantes*» que sont, peut-on penser, les ordinateurs. À travers ce véritable thème de science-fiction est dénoncé le besoin schizophrénique d'«*un ordre parfait*» qui éliminerait les bouillonnements de la vie, ses surprises et ses doutes, qu'on trouve dans les utopies.

Aussi peut-on considérer que le roman demeure ambigu, à cause, d'ailleurs, du point de vue adopté : Laredo est trop semblable à Pared pour pouvoir lui apporter vraiment la contradiction.

En tout cas, c'est un roman pessimiste jusqu'au désespoir.

Le roman a obtenu le prix Renaudot.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)